En tant qu'auteur non professionnel, je mets cette pièce gratuitement à la disposition des troupes de théâtre amateur qui souhaiteraient les jouer.
Je demande seulement à en être prévenu : everob@orange.fr
Théâtr'Amicalement.

Liens

(durée en lecture : 50 mn)

*Robert***BOURON**

Comédie policière *(1 hommes – 2 femmes).*
Entre Siméon Le Cam, le vieux marin et Géraldine Chardin, la romancière, un lien très fort les unis : Siméon était le meilleur ami des parents de Géraldine qui sont morts dans le naufrage de leur voilier… Pourtant, quelques indices troublants pourraient faire penser que, ce jour de grande tempête annoncée, ce n'était pas vraiment un accident… Et que vient faire dans cette histoire Henriette Jaouen, l'amie de longue date de Siméon…
Pour Siméon, une boucle d'oreille de Géraldine, lui pose question ?
Pour Géraldine, la vente, par Siméon, d'un tableau envié par sa mère, lui pose aussi question ?
Et pour Henriette Jaouen, sa passion des feuilletons policiers à la télé ne lui monte-t-elle pas à la tête.
Qui est coupable ?... Ce mot, bizarrement, est à la fois masculin et féminin ?

Personnages…

- **Siméon Le Cam** *(le vieux marin)*
- **Géraldine Chardin-Duplessis** *(la romancière)*
- **Henriette Jaouen** *(la cuisinière)*

Décor… L'intérieur bohème d'un espace d'artiste célibataire, mi-salon, mi-atelier, avec des meubles dépareillés : buffet, table, fauteuils, chaises, des objets hétéroclites, des maquettes de bateaux, des objets souvenirs divers en rapport avec les voyages, des photos, des livres empilés, des revues, des tableaux vierges, des tableaux commencés, des tableaux finis, du matériel de peinture, des tubes de couleurs, des pinceaux. Une blouse blanche, tâchée de peinture est pendue le long d'un chevalet où l'on voit un tableau en cours.
En avant-scène, une table basse et deux fauteuils font face à la mer *(face au public)*.
Vêtements… Au choix du metteur en scène, de l'acteur et des actrices.

Pendant toute la pièce – d'une manière discrète mais audible – on entend le vent souffler.

Nous sommes sur l'Île de Bréhat, seulement habitée l'hiver par quelques centaines de personnes dont Siméon Le Cam, natif de l'île, capitaine au long cours à la retraite et artiste peintre à ses heures.

Il a invité Géraldine Chardin-Duplessis, romancière parisienne, à venir passer quelques jours chez lui pour terminer l'écriture de son dernier roman policier.

Nous sommes le matin. Siméon se déplace dans l'espace, regarde ses maquettes, prend un objet, le repose ailleurs, feuillette une revue, regarde ses tableaux. Il va ensuite devant son chevalet, prend une photo accrochée à celui-ci, la compare au tableau… remet la photo à sa place. Il va ensuite prendre sa pipe posée sur la table basse et regarde la mer, pensif…

Géraldine entre...

Géraldine – Bonjour, Monsieur Le Cam…

Tournant la tête…

Siméon – Bonjour, Géraldine ! Comment allez-vous ce matin ?

Géraldine – Je vais bien et le petit déjeuner était excellent !

Elle s'avance en avant-scène….

Géraldine – Quelle vue magnifique sur la mer… Votre maison est admirablement bien située.

Siméon – Votre chambre vous plaît-elle ; y avez-vous bien dormi ?

Géraldine – Elle est vraiment très agréable, mais il faut que je m'habitue au bruit du vent.

Siméon – Ici, le vent, la pluie, la mer, les vagues ; sont notre silence à nous.

Géraldine – Ne vous en faites pas, Monsieur Le Cam, tout est parfait ! J'ai même un bureau, un ordinateur et une imprimante ; il ne me reste plus qu'à me mettre au travail…

Se retournant vers lui…

Géraldine – Je vous remercie encore pour votre invitation… Quand j'ai reçu votre appel, je vous avoue que j'ai été un peu surprise, mais votre proposition m'a plu… Je ne savais pas que vous louiez des chambres aux personnes en mal de solitude et de calme.

Siméon - C'est un vacancier de rencontre qui m'a fait cette proposition. Il travaille dans une agence de location à Paris et recherchait des endroits tranquilles, voire sauvages pour certains de ses clients : créateurs, romanciers, dessinateurs, qui souhaitent s'évader un certain temps de la grande ville, de leur famille, de leurs amis, pour s'isoler et consacrer le meilleur de leurs journées à travailler ; à créer leur œuvre.

Géraldine regarde la mer, pensive…

Géraldine - Je suis moi-même dans l'écriture d'un roman qui se passe précisément sur une île et, comme à Paris je tournais un peu en rond dans mon histoire, je me suis dit que votre proposition pouvait solutionner mon manque d'inspiration.

Siméon - La solitude, le calme et l'isolement sont propices à la création, à l'inspiration.

Géraldine – Avez-vous reçu beaucoup de pensionnaires ?

Siméon – Très peu. Depuis trois ans que j'ai accepté la formule, je n'ai reçu que deux romanciers comme vous : un français et un britannique.

Un temps.

Siméon – Géraldine. J'ai beaucoup hésité avant de vous écrire… et vous savez pourquoi ?

Vers lui.

Géraldine – Oui, Monsieur Le Cam, je sais pourquoi !

Un temps.

Siméon - Comment m'appelait votre père en votre présence ?

Géraldine - Siméon. Il parlait toujours de son vieux camarade Siméon, de son copain d'enfance Siméon ; je n'ai appris votre nom de famille que beaucoup plus tard.

Siméon – Alors, appelez-moi vous aussi Siméon et oubliez, le : « Monsieur Le Cam » ; je préfère !

Géraldine - D'accord, Siméon, mais moi aussi, à mon tour de vous demander quelque chose : en tant que fille unique de votre meilleur ami, de mon père, Maxence Chardin, ne me vouvoyez plus, dites-moi : *« tu »*, quand vous me parlez !

Siméon - Comme tu veux, Géraldine !

Un temps silencieux.

Géraldine regarde les tableaux posés ici et là.

Géraldine - Vous ne vendez pas vos tableaux ?

Siméon - Rarement et par pur hasard… L'écrivain britannique, dont je te parlais à l'instant, a un ami qui tient une galerie à Liverpool ; à sa demande j'avais accepté de lui envoyer quelques tableaux.

Géraldine - Qui se sont vendus ?

Siméon - Oui !

Géraldine - Un bon prix ?

Siméon – Pour moi… oui !

Elle regarde le tableau posé sur le chevalet.

Géraldine – Impressionnant ce porte-container balloté comme un jouet au milieu des vagues.

Siméon – Une vision de mes voyages autour du monde.

Il regarde le ciel et la mer.

Siméon – D'ailleurs, pour nous aussi le temps risque de se dégrader très vite ; dans moins d'une heure la mer sera très agitée et très dangereuse.

Elle montre son iPhone.

Géraldine – J'ai consulté la météo tout à l'heure ; ils annoncent une dégradation, mais plutôt dans la nuit.

Il s'approche, regarde le petit appareil.

Siméon – C'est sûr de ce que ça dit ces petits machins là ?

Géraldine – Oui ! c'est plutôt fiable.

Dubitatif.

Siméon – Moins que moi !

Elle regarde son portable, pensive.

Siméon – Comme va Monsieur Gildas Duplessis, ton mari ?

Géraldine – Il va bien !

Siméon – Il est resté à Paris ?

Elle regarde la mer.

Géraldine – Non ! il est parti pour quelques jours à Honfleur. Il profite de mon absence pour faire une balade en mer sur le nouveau voilier qu'il s'est offert.

Siméon – L'héritage ne lui est pas resté longtemps indifférent.

Géraldine – Il en rêvait ; le vieux voilier de mes parents n'avait jamais été très performant à son goût.

Siméon – Tu le lui as offert ?

Gênée.

Géraldine – Siméon… nous sommes mariés Gildas et moi.

Siméon – Pour le meilleur et pour le pire !

Elle marque une pause en le regardant.

Géraldine – Vous êtes au courant au sujet de notre couple ?

Siméon – Tes parents m'avaient vaguement parlé de son ambition démesurée.

Hochant la tête.

Géraldine – Une ambition qui s'est tristement confirmée depuis l'héritage. Je n'existe pratiquement plus pour lui, il gère et dépense tout seul notre nouveau patrimoine.

Siméon – Peut-être le fait-il bien ?

Géraldine – J'ai pris contact avec notre banquier ; il est d'accord pour dire que Gildas nous emmène lentement mais sûrement à la catastrophe… Il est très inquiet !

Siméon – En tout cas, si Gildas est parti sur son nouveau voilier, il vaudrait mieux qu'il revienne au port le plus vite possible ! Le temps annoncé pour aujourd'hui sur la Manche n'est guère propice pour une balade en mer.

Pensive.

Géraldine – Je vais l'appeler pour le prévenir.

Siméon – Ce serait effectivement plus prudent.

Géraldine, en avant-scène, portable en main…

Géraldine – Ça sonne ! … Il ne répond pas… Je le rappellerais tout à l'heure.

Un temps.

Géraldine – S'il te plaît, Siméon, parlons d'autre chose… Je voudrais pleinement profiter de ces quelques jours de dépaysement pour oublier tout cela et avancer dans mon roman.

Elle range son iPhone et regarde les objets divers posés çà et là.

Elle prend dans sa main, un bois flotté…

Géraldine – Ces bois flottés sont magnifiques ! De vraies œuvres d'art !

Siméon – Oui ! après les tempêtes et les grandes marées, je fais parfois d'heureuses découvertes ! La mer est une artiste !

Un temps silencieux. Il se saisi d'un cordage.

Siméon – Parfois aussi je fais de tristes découvertes. Cette corde en est la parfaite illustration : elle appartenait au voilier de tes parents.

Elle prend le cordage et le regarde.

Géraldine – Siméon… après l'enterrement de mes parents, vous m'avez demandé si je voulais que nous parlions de ce drame ; j'avais refusé. Maintenant, je veux bien que nous en parlions.

Siméon – Il est important pour moi de t'en parler, Géraldine... Je me sens un peu responsable de cette tragédie.

Géraldine – N'était-ce pas au sujet d'un tableau ?

Siméon – Maxence, mais surtout Armelle, ta maman, voulait absolument m'acheter un tableau qu'elle adorait au point qu'ils en étaient arrivés à me proposer une somme franchement indécente pour l'œuvre d'un modeste artiste peintre amateur comme moi ; j'ai toujours refusé ! Je ne savais pas vraiment pourquoi, mais ce tableau je ne voulais m'en séparer à aucun prix !

Géraldine – Maman m'en avait parlé et montré des photos : il était magnifique ! il lui plaisait beaucoup !

Un temps.

Siméon – Une nuit, où je n'arrivais pas à dormir, je me suis dit qu'il était ridicule de ma part de ne pas vouloir donner cette marine à la femme de mon meilleur ami. Mon attachement à ce tableau m'est apparu stupide ! Le lendemain matin, j'ai téléphoné à Armelle pour lui dire que lors de leur prochaine visite, elle pourrait l'emporter et le mettre dans leur appartement à Granville.

Géraldine – Mère était tellement contente qu'elle m'a téléphoné aussitôt pour m'annoncer la bonne nouvelle.

Siméon – La triste bonne nouvelle, Géraldine.

Elle marque un temps, pensive.

Géraldine – Oui, Siméon… la triste bonne nouvelle.

Siméon – Je suppose que l'impatience d'Armelle a poussé Maxence à prendre des risques, avec son voilier, pour venir ici chercher le tableau le lendemain même du coup de téléphone.

Géraldine – Mon père n'était pas un navigateur, c'était un plaisancier ; il ne sortait en bateau que l'été et par très beau temps.

Siméon – C'était insensé de prendre la mer ce matin de novembre pour venir ici tous les deux avec le voilier ! La météo annoncée pour la journée était catastrophique ! et s'approcher de l'île par beau temps est déjà techniquement difficile pour un marin aguerri, à cause des nombreux récifs de l'archipel, sans parler de la stricte réglementation du respect des coefficients de marée ; alors… tu imagines… pour Maxence.

Un temps, pensif.

Siméon – Maxence m'aurait téléphoné pour me prévenir de leur arrivée, je lui aurai interdit de prendre la mer.

Ils restent tous les deux immobiles, regardant la mer.

Siméon – Quand j'ai entendu, à la radio, qu'un drame s'était produit aux abords de l'Île de Bréhat : qu'un voilier en provenance de Granville avec deux personnes à bord, un homme et une femme, avait fait naufrage en heurtant des récifs et que l'épave gisait sur la plage de « *Nod Goven* », j'ai eu un très mauvais pressentiment ; malheureusement confirmée par l'identité des victimes dans le flash suivant.

Il marque une pause, l'émotion, les mots lui manquent. Il pend une corde.

Siméon – Le lendemain, le journal relatait que quand les pompiers sont intervenus près du corps de la femme, une corde était attachée autour de sa taille… à l'autre extrémité gisait le corps sans vie de ton père, Maxence.

Il montre le cordage à Géraldine.

Géraldine – Père et mère ne voulaient pas être séparés.

Siméon – Dans cette tempête, c'était dérisoire, mais si fort de signification…

Un temps.

Géraldine – Siméon. Vous savez comment mon père et ma mère avaient baptisé leur voilier ?

Siméon – Oui, Géraldine… Ils l'avaient baptisé : « Le lien ».

Géraldine – C'était tristement prémonitoire.

Regardant Géraldine.

Siméon – Quand j'ai réalisé les raisons de ce drame ; je m'en voudrais tout le restant de ma vie… Tout cela pour un tableau que je n'avais pas voulu vendre à mes meilleurs amis.

Siméon regarde le ciel au loin.

Siméon – Après l'enquête de la police, je suis allé fouiller les restes du voilier ; j'ai essayé d'y trouver un souvenir quelconque… C'est là, qu'à demi enfoui sous le sable, j'ai retrouvé ce cordage : ce lien qui les a unis pour la dernière fois.

Il repose le cordage.

Géraldine regarde autour d'elle les tableaux posés un peu partout.

Géraldine – Le tableau, que ma mère aimait tant, vous ne l'avez plus ?

Siméon – Il était devenu pour moi une vision de cauchemar : cette vague scélérate gigantesque, lumineuse et transparente sous les éclairs de la tempête et qui s'apprêtait à engloutir ce vaisseau Royal dont le mat principal s'était brisé, me devenait insupportable ! Je le trouvais à la fois… magnifique et maléfique ! Je l'ai rangé dans un coin du grenier, et il risque d'y rester longtemps.

Géraldine – J'aimerai beaucoup le voir, Siméon ?

Un temps, il réfléchit…

Siméon – C'est promis, Géraldine ; avant que tu ne repartes sur Paris, je te le montrerai et même… je te l'offrirai !

Émue.

Géraldine – Merci, Siméon ! vraiment, merci ! Je peux vous embrasser ?

Siméon – Bien sûr Géraldine ! mais à une condition.

Géraldine – Quelle condition ?

Siméon – Qu'ensuite, tu me parles de ton travail de romancière et de ce fameux roman qui te pose des soucis d'écriture.

Géraldine – Avec plaisir, Siméon.

Elle le serre dans ses bras… Puis elle va prendre, dans un cartable, une chemise en carton et des livres qu'elle pose sur la table basse.

Siméon – Tu ne portes qu'une seule boucle d'oreille, Géraldine ?

Géraldine – J'ai perdu l'autre, mais il m'arrive souvent de mettre l'unique qui me reste.

Siméon – Un cadeau de Gildas ?

Géraldine – Non ! c'est un cadeau que mes parents m'avaient offert pour mes dix-huit ans. J'y tiens beaucoup !

Ils s'assieds tous les deux en avant-scène.

Elle sort des feuilles de la chemise.

Siméon – Tout d'abord, précise-moi, Géraldine : c'est ton deuxième, troisième roman ?

Géraldine – Le quatrième !

Siméon – Déjà ! Bravo ! et dire que je n'en ai lu aucun !

Géraldine – En partant, je vous laisserais ceux que j'ai emmenés.

Siméon prend un des livres.

Siméon – *« Double vie » …*

Géraldine – Mon premier roman.

Siméon – Tu signes tes romans avec ton nom de jeune fille : Géraldine Chardin ; tu n'y associes pas celui de ton mari : Duplessis.

Géraldine – Il était très important pour moi d'écrire sous mon nom de jeune fille ; l'écriture de romans est en quelque sorte mon travail, mon salaire ; pas celui de Gildas.

Siméon – Quel genre de roman écris-tu, Géraldine ?

Géraldine – J'écris des romans policiers, Siméon.

Réfléchissant.

Siméon – Donc ! si tu écris des romans policiers, il te faut un héros ou une héroïne, un policier futé ou une enquêtrice débrouillarde ?

Géraldine – Mon enquêteur à moi n'est pas du tout dans la police : c'est un vieux capitaine au long cours à la retraite, très curieux, qui vit sur une île en solitaire et qui possède un flair de vieux loup de mer.

Il la regarde, surpris.

Siméon – Ah bon !

Regardant les tableaux autour d'elle.

Géraldine – À ses moments perdus, il s'adonne à la peinture ; il aime beaucoup peindre des marines.

En riant.

Siméon – Je parie qu'il se prénomme, Siméon ?

Géraldine – Mon personnage principal s'appelle : Salomon Le Cam.

Siméon – Ça alors !

Géraldine – Siméon. Vous êtes le héros de mes romans ; vous êtes celui qui m'a inspiré quand j'ai créé mon personnage de Salomon Le Cam.

Siméon – Moi ! un héros de roman policiers ?

Géraldine – Grace à vous, les enquêtes de Salomon Le Cam me font gagner ma vie.

Siméon – Tes histoires policières se vendent bien ?

Géraldine – Les trois premières, oui ! mais celle qui est en cours, c'est un peu moins sûr.

Siméon – Et pourquoi donc ?

Elle prend des feuilles dans sa main et tout en les regardant…

Géraldine – Je n'ai pas vraiment l'impression d'écrire et d'inventer de toute part une histoire policière.

Siméon – Je ne comprends pas ?

Géraldine – J'ai l'impression de raconter des choses, des évènements dramatiques trop proches de moi…

Perdue dans ses pensées…

Siméon – Quelque chose te trouble, Géraldine ?

Géraldine – Non ! Oui ! Excusez-moi, Siméon, je pensais à autre chose…

Elle repose les feuilles, prend son portable, se lève et s'avance en avant-scène.

Géraldine – Je vais rappeler Gildas pour la météo.

Siméon, prend les feuilles et se met à en lire silencieusement des passages.

Géraldine, en avant-scène, se retourne pour regarder Siméon, son iPhone à l'oreille.

Un temps.

Elle revient.

Géraldine – Son portable sonne… mais il ne répond toujours pas.

Siméon – Il est parti seul sur son nouveau voilier ?

Géraldine – Oui, seul ! … Il faut absolument que je lui dise que vous m'avez prévenu qu'il fallait se méfier de certaines annonces de la météo.

Siméon – Ah ! je sais très bien ce qu'il va en penser ! « – Ce vieux fou de Siméon n'y connaît plus rien ! Il est devenu un aventurier de salon, un navigateur sur canapé ! », en éclatant de rire, satisfait de lui et de ses bons mots, comme toujours ».

Rajoutant, complice.

Géraldine – Une fois, devant mon père, il vous a même traité de : « – Capitaine Haddock à la retraite ! », de : « Marin d'eau douce ! », de : « Boit-sans-soif ! » Il a même dit : « – Le seul bateau qui lui reste maintenant à ce vieux fou, c'est sa baignoire ! »

Un sourire éclaire leurs visages.

Siméon – Dis-lui bien que « le vieux fou » lui conseille très fortement de revenir vers le port le plus proche le plus rapidement possible... La mer, elle ! ne plaisante pas… surtout avec les « soi-disant » amateurs de voile.

Elle repart en avant-scène…

Siméon – Dis-lui que le vent va passer de force sept vers quatorze heures, à force neuf dans la soirée et la nuit.

Elle revient en avant-scène…

Elle appelle et attend…

Géraldine – Il ne répond toujours pas ? … Je vais lui laisser un message… « – Gildas, c'est Géraldine. Où que tu sois, Siméon te conseille de te diriger le plus rapidement possible vers le port le plus proche ; la météo marine annonce une perturbation de force sept à force neuf dans les heures de l'après-midi et de la nuit... Soit raisonnable ; rentre au plus vite. »

Elle coupe son portable et revient près de Siméon…

La regardant fixement.

Siméon – Je n'ai pas vraiment senti d'émotion, voire d'inquiétude dans ta voix, Géraldine ?

Elle le regarde, comme si elle approuvait ce qu'il vient de dire.

Il montre l'iPhone.

Siméon – Ce petit appareil : c'est votre lien à vous ?

Géraldine – En quelque sorte, oui ! Mais ce lien, entre Gildas et moi, ne prouve plus rien… La distance qui nous sépare est de plus en plus grande.

Un temps.

Géraldine – Si nous parlions d'autre chose, Siméon.

Siméon – Tu as raison, Géraldine ; revenons à ton nouveau roman.

Il prend quelques feuillets.

Siméon – J'ai commencé à en parcourir le début… Il me semble que tu racontes, plus ou moins, un drame qui ressemble étrangement au naufrage du voilier de tes parents ?

Géraldine – Oui ! et c'est aussi pourquoi je suis mal à l'aise dans ce roman ; j'ai envie de l'écrire, mais je ne vois pas comment faire démarrer l'enquête de Salomon et où celle-ci le mènera.

Réfléchissant…

Siméon – Tu bloques, parce que tu voudrais que ton héros, ce fameux Salomon Le Cam, découvre quelque chose qui ferait que, en quelque sorte, ce drame, ce naufrage, ne soit pas un accident ?

Géraldine – C'est ça ! je voudrais que mon vieux loup de mer découvre un indice qui transforme cet accident en crime prémédité et qu'il en confonde le, ou les auteurs.

Siméon – Après quelques jours ici, dans cette île, à respirer l'air du large, je suis sûr que la solution va te sauter aux yeux, ou plutôt à l'esprit, et que tu vas boucler ton roman avant ton retour sur Paris.

Géraldine – Nous en discuterons tous les deux : je suis sûre que le vrai Siméon Le Cam peut m'être d'un grand secours pour aider mon Salomon Le Cam de romancière.

Siméon – Il va essayer !

Un temps. Géraldine, face à la mer, regarde vers la droite…

Géraldine – Les promeneurs sur le sentier côtier sont rares.

Siméon – En cette saison et avec ce temps, oui !

Géraldine – Une femme, avec deux grands sacs, semble venir par ici.

Il regarde sa montre.

Siméon – Neuf heures trente… C'est Madame Jaouen, ma cuisinière. Elle vient préparer le repas de ce midi et de ce soir pour nous deux et je peux déjà te dire, Géraldine, que ce midi nous allons nous régaler ! Hier, elle m'a dit qu'elle allait nous préparer des paupiettes façon Henriette ; tu m'en diras des nouvelles, c'est un régal !

Géraldine – Des paupiettes façon Henriette ? Je ne connais pas !

Siméon – Personne ne connaît la recette des paupiettes façon Henriette, si ce n'est Henriette Jaouen elle-même… Tu vas voir ; c'est une redoutable cuisinière !

Il se lève.

Siméon – Excuses-moi, Géraldine, mais la venue d'Henriette et la pensée des paupiettes me donne envie de prendre un petit calva ; tu en veux un aussi ?

Géraldine – À neuf heures trente du matin ? Non ! merci, Siméon.

Il va chercher une bouteille de calvados et un petit verre tulipe.

Il tend la bouteille à Géraldine...

Siméon – C'est un cadeau de Gildas lors de votre dernière visite ; il titre 49 degrés.

Elle lit sur l'étiquette…

Géraldine – Du Calvados « Père Cabu » ? Si c'est le seul médicament que vous prenez, Siméon ; il vous conservera longtemps !

Il se sert… fait tourner l'alcool dans le verre, le hume et l'avale cul-sec.

Un temps.

Siméon – Quelque chose dans le naufrage du voilier a intrigué les enquêteurs et m'a intrigué aussi ; je souhaitais t'en parler…

Il regarde Géraldine, guettant sa réaction à la question.

Siméon – Maxence et Armelle ne portaient pas de gilet de sauvetage…

Surprise.

Géraldine – Ce n'est pas possible ! Depuis toute petite, j'ai toujours connu maman nous obligeant à mettre nos gilets de sauvetage dès que nous montions sur le voilier… Je ne me rappelle pas d'une seule photo des sorties en mer ou nous n'avions pas cet affreux machin orange qui me bloquait le cou, me serrait et me boudinait ; je le détestais !

Siméon – Pourquoi, pour cette triste sortie, et dans des conditions météo loin d'être idéales, n'ont-ils pas mis leurs gilets de sauvetage ?

Géraldine – Je ne sais pas ! et je ne comprends pas ! Armelle était très à cheval sur la sécurité.

Siméon – Les enquêteurs sont formels : Maxence et Armelle ne portaient pas de gilets de sauvetage.

Géraldine – Je vous redis que ce n'est pas possible !

Siméon – Peut-être les gilets de sauvetage n'étaient-ils pas sur le voilier.

Géraldine – Comment cela, pas sur le voilier ?

Siméon – Peut-être ont-ils été enlevé du voilier ?

Géraldine – Dès leur retour au port, mère lavait les gilets à l'eau douce et les remettaient dès le lendemain dans leur espace de rangement.

Siméon – Leurs arrivaient-t-ils de prêter leur voilier ?

Géraldine – Uniquement à Gildas, quand il avait besoin de s'évader, de se changer les idées, et Gildas lui, mettait un point d'honneur à ne jamais porter de gilet de sauvetage !

Elle le regarde fixement.

Géraldine – Est-ce que vous vous rendez compte, Siméon, de ce que vous êtes en train d'insinuer au sujet de Gildas ?

Il la regarde esquissant un discret sourire.

Siméon – Siméon n'insinue rien, Géraldine, mais peut-être que Salomon, lui ! mène son enquête et fait des hypothèses !

Un temps silencieux pendant lequel Siméon regarde un tableau, pensif.

Il regarde ensuite Géraldine qui, assise, prend des notes.

Il va chercher un objet dans une boite posée sur un meuble.

Il s'approche de Géraldine, regarde son oreille puis ce qu'il tient dans la main.

Siméon - Je crois que j'ai retrouvé ta boucle d'oreille, Géraldine. Un peu abîmée certes…

Surprise elle se lève et regarde dans la main de Siméon.

En la prenant.

Géraldine - Où l'avez-vous trouvé ?

Siméon - Quelques temps après le naufrage, en ramassant des coquillages, Madame Jaouen à fait la curieuse et visité l'intérieur de l'épave délabrée ; devant le coffre où aurait dû se trouver les gilets, elle a aperçu quelque chose de brillant qui était coincé entre les lames du plancher…

Montrant celle-ci.

Géraldine – Ma boucle d'oreille ! … et vous en déduisez ?

Siméon - Je dis seulement que c'est troublant.

Ils restent un instant face à face.

Géraldine va ramasser ses feuillets et les range dans son classeur.

Géraldine – Mais… pour quelles raisons aurai-je fait cela ?

Siméon - Je ne dis pas que c'est toi qui as perdu ta boucle d'oreille…

Géraldine – Que voulez-vous dire ?

Siméon - Quelqu'un d'autre a pu la déposer là… la coincer, là !

Elle le regarde, réfléchissant.

Géraldine – Gildas ?

Siméon - Peut-être Gildas… peut-être toi… peut-être tous les deux…

Elle se recule, apeurée.

Géraldine – Ce que vous supposez est atroce, Siméon !

Siméon – Géraldine ! pas Siméon ! Salomon… N'oublie pas, je t'aide à écrire ton roman ; je te donne des idées !

Un temps.

Géraldine – Vous troublez sérieusement mon imagination de romancière ; je n'avais pas pensé à tout cela.

Siméon – Tu avais peut-être pensé à autre chose ?

Géraldine prend quelques notes… puis regarde Siméon…

Siméon – Tu as une idée toi aussi… une idée qui te gêne ; tu parais hésitante à m'en parler ?

Géraldine – Effectivement ! Si je dois accepter que vous fassiez des hypothèses pour m'aider à écrire mon roman et pour trouver un ou des coupables… je vais en faire une, moi aussi…

Siméon – Je suppose que celle-ci va me surprendre.

Géraldine – Quelque peu…

Géraldine – Je pourrais, pour cette quatrième enquête, rendre Siméon coupable, pardon… rendre mon héros, Salomon Le Cam, lui-même, coupable de crime avec préméditation.

Siméon - De crime avec préméditation ?

Géraldine – De crime avec préméditation… et avec un complice.

Siméon – Avec un complice… mais qui ?

Géraldine – Maintenant que vous m'avez parlé d'elle ; je penserai plutôt à une complice : Henriette Jaouen ; ce nom sonnera bien dans un roman policier.

On sonne trois petits coups brefs à la porte.

Siméon ne bouge pas.

Géraldine – Vous n'allez pas ouvrir ?

Siméon – Henriette sonne toujours trois petits coups pour me prévenir de son arrivée, mais elle a sa propre clé.

Un temps.

Géraldine – Vous connaissez Madame Jaouen depuis longtemps ?

Siméon – Oui !

Géraldine – Depuis longtemps ou… depuis très longtemps ?

Il marque une hésitation.

Siméon – En raccourci… disons que si je n'avais pas choisi de faire une longue carrière dans la marine marchande nous serions probablement un vieux couple aujourd'hui.

Géraldine – Henriette est mariée ?

Siméon – Elle est veuve.

Une femme se présente, un grand sac dans chaque main.

Henriette – Bonjour, Siméon.

Siméon – Bonjour, Henriette.

Henriette – Bonjour, Madame Chardin-Duplessis.

Géraldine – Bonjour, Madame Jaouen. S'il vous plait ! ici, appelez-moi Géraldine !

Henriette – D'accord Géraldine ! mais vous, appelez-moi Henriette !

Siméon – Vous ne nous amenez pas le beau temps, ce matin !

Henriette – Je vous amène surtout de quoi vous régaler ce midi et ce soir.

Géraldine – Félicitations, Henriette ; le gâteau du petit déjeuner était excellent ! Un peu, disons… riche, mais excellent !

Henriette – Un « kouign-amann » : une spécialité bretonne au beurre : « – Le fait qui veut, le réussi qui peut ! »

Siméon – Ce midi, ce sont bien des paupiettes façon Henriette que vous nous préparez ?

Henriette – Je les ai préparées hier soir, chez moi, pour qu'elles aient plus de goût ce midi.

Apercevant la bouteille de Calvados.

Henriette – Je vois que j'étais attendue.

Elle la prend et regarde l'étiquette…

Henriette – Du calvados « Père Cabu » !... Ha ! Ça ne s'invente pas un nom pareil !

S'adressant à une connaisseuse.

Siméon – Henriette. C'est un Calvados non réduit qui a vieilli 30 ans en fût de chêne avant d'être mis en bouteille, d'où sa belle couleur ambrée. C'est Gildas, le mari de Géraldine, qui me l'a offert !

Henriette – Il veut votre mort à vous aussi ! Bon ! je vais poser mes sacs dans la cuisine et je reviens…

Elle s'arrête et se retourne…

Henriette – Je veux bien goûter au p'tit calva qu'a vieilli 30 ans moi aussi !

Seule avec Siméon.

Géraldine – Pourquoi Henriette a-t-elle dit, en parlant de Gildas : « – Il veut votre mort à vous aussi » ?

Siméon – Je ne sais pas Géraldine ; Henriette a un langage bien à elle et parfois très direct. Attendez qu'elle ait bu son verre et posez-lui la question.

Henriette revient avec une nappe pliée qu'elle pose sur la table.

Elle va ensuite, comme chez elle, chercher un petit verre tulipe

Henriette – Déjà qu'en cette saison il ne fait pas si chaud que ça le matin pour venir par le sentier du bord de mer, mais en plus, aujourd'hui, avec cette tempête annoncée et ce vent du diable, il fait plutôt frisquet ! Pourtant, je me suis bien couverte.

Elle tend son verre à Siméon…

Henriette – Ça va me réchauffer !

À Géraldine.

Henriette – Un petit verre de calva par jour, pas plus, et toujours le matin, trois cents soixante-cinq jours par an et ça, depuis mes dix-huit ans ; ça m'a plutôt bien conservée… vous ne trouvez pas, Géraldine ?

Géraldine – De toute évidence, Henriette.

Henriette – Mon mari, lui aussi, il aimait bien le calva. Au début, on le prenait ensemble, mais très vite il l'a pris tout seul ; le matin, le midi, puis le soir et bientôt son verre n'était plus assez

grand et puis, au fil des années, il n'a même plus eu besoin de verre : il buvait directement à la bouteille… trois cents soixante-cinq jours par an. La vie des marins pêcheurs Bréhatins était dure ! Un jour de gros temps, il est tombé dans la mer en relevant un filet ; personne n'a rien pu faire… ses collègues sur le pont ont vu les vagues l'emporter au loin ; il est mort noyé…

Elle se signe de la main en regardant le ciel.

Henriette – Ça a dû être terrible pour lui de mourir en buvant de l'eau.

Elle avale son verre cul-sec en fermant les yeux.

Henriette – Humm ! C'est bref ! C'est bon ! C'est un vrai bonheur !

Regardant la bouteille.

Henriette – Merci, « Père Cabu » !

Elle pose sèchement son verre.

Henriette – Bon ! on parle, on parle, mais moi je n'ai pas que ça à faire ! …

Elle étale la nappe sur la table…

Henriette – Je mets la nappe et je vais en cuisine mettre à réchauffer tout doucement et préparer l'entrée : des tartares de maquereaux et pour ce soir je vous fais un velouté de légumes aux algues.

Elle va pour sortir.

Géraldine – Henriette…

Henriette – Ne vous inquiétez pas, Géraldine, à midi, comme dans la police, tout le monde passe à table ! … J'aime bien, quand je regarde un feuilleton policier à la télé, quand ils disent *(mimant avec une voix grave)* : « – Toi, mon p'tit gars ! on va te cuisiner et tu vas passer à table ! »

Géraldine – Je voulais vous demander pourquoi, quand Siméon vous a montré la bouteille de Calvados que Gildas lui a offert, vous avez dit : « – Il veut votre mort à vous aussi » ?

Henriette – Siméon ne vous a pas dit ?

Regardant Siméon.

Géraldine – Non !

Henriette – Tout d'abord, sachez que j'ai lu vos trois premiers romans policiers : « Double vie », « Double jeu » et « Coup double » ; tout est en double chez vous Géraldine ! Et votre Salomon Le Cam me fait penser curieusement à un certain Siméon Le Cam, ici présent !

Géraldine – Henriette, ce n'est pas un hasard ; le personnage de Salomon m'a été inspiré par : Siméon.

Henriette – Ça alors ! ça tombe bien ! car avec Siméon on s'est amusé à un petit jeu, suite à l'accident de votre papa et de votre maman : au jeu du coupable idéal parmi les amis et les proches de la famille et, pour l'instant… c'est votre mari, Gildas, qui vient en tête !

Elle reste sans voix.

Géraldine – Eh bien, Henriette !... Je ne m'attendais pas à autant de franchise de votre part !

Embêté.

Siméon – Excuse-nous, Géraldine… Je ne pensais pas qu'Henriette allais parler de ça !

Géraldine – Au contraire, Siméon, elle a bien fait ! Dans la continuité de votre participation pour m'aider à écrire mon histoire policière, je crois qu'Henriette peut m'aider elle aussi.

Henriette – Avec plaisir ! … Je m'en vais mettre à réchauffer doucement et je reviens…

Elle part en cuisine.

Géraldine – Vous avez donc, tous les deux, émis des hypothèses sur les différents coupables possibles du naufrage du voilier de mes parents.

Siméon – J'avoue, Géraldine, que ce n'est guère correct ni très moral et je m'en excuse, mais Henriette aime tellement les histoires policières que, c'est plus fort qu'elle, son imagination se met en marche tout de suite et là, pour le naufrage de tes parents…

Géraldine – Je comprends fort bien que dans une petite île comme ici, un tel évènement puisse animer les discussions de deux bons vieux amis pendant les longues soirées d'hiver… devant un bon feu de cheminée et un, ou plusieurs verres de calva.

Un peu piteux.

Siméon – C'est exactement cela, Géraldine.

Henriette revient. Elle a mis un tablier de cuisine, elle porte un plateau avec des assiettes, des couverts, des verres quelle pose sur la table.

Henriette – Un instant, je reviens…

Elle revient avec un vase et une bouteille de vin…

Henriette – Un beau bouquet de bruyère sauvage ramassé ce matin sur le chemin côtier pour décorer la table et un bon « Pineau Noir » breton qui ira très bien avec les paupiettes, pour régaler ces m'sieurs-dames !

Siméon – Henriette ? Une question désintéressée en passant : pour demain… c'est quoi le menu ?

Henriette – Désintéressé le Siméon ? Mon œil !... Demain midi, je vais vous faire un ragoût d'agneau d'Ouessant ! Évidemment, il ne sera pas cuit dans les mottes comme jadis, mais cuit au four pendant deux à trois heures ; se sera parfait ! La viande et les légumes seront fondants à souhait ! Vous pourrez laisser vos dentiers dans le verre sur la table de nuit !

Vers Géraldine…

Henriette – Géraldine. Si par hasard vous voulez mettre la recette dans votre roman, ne soyez pas inquiète ; je ne vous demanderai pas de droits d'auteur.

Géraldine – Vous me rassurez, Henriette !

Géraldine prend un bloc de papier et un crayon pour prendre des notes.

Géraldine – Plus sérieusement, dites-moi : qu'est-ce qui vous fait penser que Gildas puisse être le coupable ?

Tout en continuant à disposer la table…

Henriette – Ça ne fait aucun doute ! Quelle belle opportunité que ce coup de téléphone imprévu de Siméon à votre mère.

Géraldine – Mais encore ?

Henriette – L'héritage ! Vous connaissez un ou des enfants qui ne pense pas un jour à l'héritage de leurs parents, ou de leurs beaux-parents ? Moi pas ! je n'en connais aucun ! Géraldine, Monsieur Gildas Duplessis était-il présent le matin ou votre mère vous a téléphoné au sujet du tableau ?

Fronçant les sourcils en se concentrant…

Géraldine – Attendez que je me rappelle… Cette semaine-là, pour son travail, Gildas était en déplacement dans la Manche… *(elle marque une pause)* et il avait prévu de passer voir mes parents à Granville dans la semaine… *(elle réfléchit)*. Peu de temps après l'appel d'Armelle pour me prévenir que Siméon était prêt à lui offrir le tableau, mon père a téléphoné à son tour : il voulait parler à Gildas ; je lui ai dit qu'il était en déplacement dans la Manche et je lui ai donné le numéro de son portable pour qu'il l'appelle.

Henriette – Que lui a-t-il demandé ?

Géraldine – Je ne sais pas !

Henriette – Je continue… Suite aux deux coups de téléphone : Armelle à Géraldine, au sujet du tableau ; Maxence à Gildas, au sujet de la possibilité d'aller à Bréhat en voilier le lendemain ; le couple s'appelle et discute de cette terrible décision des parents de venir chercher le tableau avec le voilier par ces jours de mauvaise météo annoncée et se dit qu'il faut absolument les empêcher de partir !

Elle marque une pause.

Henriette – Ou alors…

Géraldine – Ou alors quoi, Henriette ?

Henriette – Suite aux deux coups de téléphone, le couple s'appelle, discute de cette opportunité et se dit qu'il faut les laisser partir… et peut-être s'assurer qu'ils ne pourront pas revenir ; alors leurs vient l'idée de faire disparaître les gilets de sauvetage.

Émue, mal à l'aise.

Géraldine – Je suppose, Henriette, que vous parlez toujours des suppositions de Salomon Le Cam dans son enquête ?

Henriette – Dans une autre supposition, imaginons que ce soit Gildas, seul ! qui ai coincé votre boucle d'oreille dans le plancher, près de l'emplacement des gilets de sauvetage qu'il vient d'enlever ; cette découverte peut être une preuve irréfutable pour la police… Pourquoi ne pas rendre coupable sa propre femme et rester le seul bénéficiaire de l'héritage ?

Géraldine – Vos hypothèses, ou plutôt celles de Salomon Le Cam, me troublent de plus en plus.

Géraldine reste un moment, silencieuse, réfléchissant en prenant des notes.

Siméon – Tu réfléchis bien longtemps, Géraldine ?

Géraldine – Oui, effectivement, je réfléchis… J'allais vous en parler tout à l'heure, Siméon, juste avant l'arrivée d'Henriette… Comment mon Salomon Le Cam pourrait-il être coupable d'un crime avec préméditation et peut-être avec un, ou plutôt, une complice ? Peut-être tout simplement en s'inspirant de vous-même, Siméon ? Voyons… Salomon Le Cam est chez lui… Il

pense au tableau : cette magnifique marine, ce bateau Royal pris dans la tempête ; à quel montant pourrait-il se vendre dans une bonne galerie à Liverpool ?

Siméon – Que voulez-vous dire, Géraldine ?

Géraldine – Rappelez-vous… vous m'avez parlé tout à l'heure d'un écrivain britannique qui avait un ami qui tenait une galerie à Liverpool et à qui vous avez envoyé quelques tableaux qui se sont très bien vendus. La marine que vous aviez proposée à ma mère, n'en faisait-elle pas partie ?

Siméon fronce les sourcils, embêté.

Géraldine – Supposons qu'elle ait fait partie du lot, il serait très facile de vérifier les ventes de cette galerie.

Siméon – Pourquoi aurais-je proposé à Armelle un tableau que je n'avais plus ?

Géraldine – Tout bêtement parce que vous ne pensiez pas qu'il allait se vendre et surtout qu'Armelle allait vouloir venir le chercher aussi vite !

Réfléchissant…

Siméon – Alors… si c'est ainsi… qu'aurais-je à me reprocher ?

Géraldine – Que vous ne pensiez pas recevoir, juste après votre appel à ma mère, un coup de téléphone du galeriste de Liverpool qui vous annonçait la vente de vos tableaux pour une somme totale de, tenez-vous bien Henriette ; de 8600 livre sterling soit environ 10000 euros.

Les yeux au ciel.

Henriette – 10000 euros ? … à partager à deux ! … Excusez-moi, Géraldine, je plaisante !

Se tournant vers Siméon.

Géraldine – Vous décidez donc de téléphoner à Armelle pour lui annoncer le malentendu. Personne ne répond et vous ne leur laissez pas de message.

Henriette – Je ne suis pas d'accord ; Siméon leur aurait laissé un message !

Siméon – C'est certain ! J'aurai laissé un message sur le répondeur.

Géraldine – Ils pouvaient être déjà partis préparer leur voilier… et Maxence et Armelle n'ont pas de téléphone portable !

Siméon – Je sais, Géraldine ! Maxence les appelait : des « insupportables » !

Géraldine prend des notes.

Géraldine – Asseyez-vous donc quelques instants avec nous, Henriette, vous finirez de dresser la table plus tard ; j'aimerai bien vous poser quelques questions.

Henriette – Ah ! Enfin ! Je suis suspecte ! Depuis le temps que je souhaitais me mettre dans la peau du coupable. Habituellement, je me mets dans celle du policier et je trouve souvent le coupable avant lui !

Géraldine – Et bien, aujourd'hui, en tant que supposée ou associée coupable, il vous faudra répondre aux questions de Salomon ou de Géraldine Chardin, la romancière ; car je sens que l'enquête de mon nouveau roman prend forme et que Salomon est sur une affaire intéressante.

S'asseyant.

Henriette – Je vous écoute Géraldine ; cuisinez-moi !

Géraldine – Dix mille euros. Cinquante-cinquante, avez-vous plaisanté tout à l'heure. Une magnifique occasion pour améliorer les revenus de votre modeste retraite, de pouvoir faire quelques sorties à deux sur le continent, quelques petits restos locaux. Les petites soirées alcoolisées échauffant les esprits et dynamisant les imaginations… une idée vous vient…

Siméon et Henriette se regardent.

Siméon – Excuse-nous, Géraldine, mais nous ne voyons pas du tout de quoi tu veux parler ?

Géraldine – « Nous » ! ne voyons pas du tout… Sans vous en rendre compte, Siméon, vous confirmez votre complicité.

Elle reprend…

Géraldine – Bien ennuyé par la nouvelle de la galerie de Liverpool qui vient de vendre tous ses tableaux, y compris celui promis à Armelle, Siméon se tourne vers son amie de longue date, Henriette Jaouen, toujours de bon conseil pour l'aider à trouver une solution. Henriette lui dit que si Maxence et Armelle sont partis en mer avec le voilier, il ne peut plus rien faire, et en cela elle a raison. Au bout de quelques petits verres de Calva, et dans le but de rassurer son vieil ami, elle se souvient avoir trouvé une boucle d'oreille abîmée dans les restes du voilier échoué sur la plage…

Henriette – C'est la vérité !

Géraldine – Et notre Henriette propose à Siméon d'aller remettre cette boucle d'oreille où elle l'a trouvé : coincée devant l'emplacement des gilets de sauvetage, et d'aller prévenir la police de cette découverte, histoire de faire repartir l'enquête dans une autre direction… la mienne !

Henriette – Ma foi… l'idée me paraît plutôt bonne !

Géraldine – Donc, pour vous, Henriette, si la police trouve ma boucle d'oreille près de l'emplacement où aurait dû se trouver les gilets de sauvetage, il est normal que je sois soupçonnée ?

Henriette – Non, Géraldine ! Le fait de trouver votre boucle d'oreille sur le voilier ne fait pas de vous officiellement la responsable de la disparition des gilets de sauvetage. Et, nous sommes bien d'accord ; pour l'instant, c'est toujours Salomon Le Cam qui fait des hypothèses ?

Géraldine – Et, qui d'autre, Salomon, soupçonnerai-t-il ?

Henriette – Je vous l'ai déjà dit ! et Siméon est totalement d'accord avec moi ! Nous soupçonnons plutôt votre mari, Gildas Duplessis… Maxence, son beau-père, l'appelle ; ils discutent tous les deux des conditions météo du lendemain… Quelle opportunité pour lui que cette sortie imprévue en mer… Pas une seconde à perdre, le temps sera encore correct demain matin ! Il rassure Maxence pour qu'il ne soit pas inquiet de traverser la baie du Mont-Saint-Michel puis celle de Saint-Brieuc et de remonter ensuite vers La Manche pour accoster sur l'île de Bréhat et, comme Armelle est si pressente pour aller chercher le tableau, d'y aller le plus vite possible !

Géraldine prend des notes.

Henriette – À mon tour de vous poser quelques questions, Géraldine… Reparlons de votre boucle d'oreille. L'aviez-vous perdu depuis longtemps ?

Géraldine – C'est difficile à dire ; j'ai beaucoup d'autres boucles d'oreilles que je mets suivant ma tenue et mon envie du jour et celle-ci… *(montrant sa boucle d'oreille)* je ne me rappelle plus !

Henriette – Aviez-vous les deux avant l'accident de vos parents ?

Elle réfléchit…

Géraldine – Ce que je me rappelle, c'est que je voulais les mettre le matin de l'enterrement et que je n'en ai trouvé qu'une ; je n'avais pas le temps de chercher, alors j'ai pris une autre paire…

Henriette – Dans votre couple, vous avez des problèmes d'argent et Gildas en est responsable ; il le sait ! Comment s'en sortir ?

Géraldine – Vous pensez que Gildas aurait saisi cette opportunité pour l'héritage ?

Henriette – J'en suis certaine ! Et, veuillez m'excuser d'être aussi directe avec vous, mais le vol de votre boucle d'oreille est bien la preuve qu'il voulait vous rendre coupable et pouvoir profiter seul de l'héritage.

Elle réfléchit…

Géraldine – Mais pourquoi la police n'a pas trouvé la boucle d'oreille dans la carcasse du voilier ?

Henriette – Dans les chocs du naufrage contre les récifs, le voilier s'est disloqué en morceaux qui ont été éparpillés sur les plages à l'entour. C'est sur l'une d'elle que j'ai trouvé, coincée et cassée dans un élément du plancher, cette boucle d'oreille qui vous appartient Géraldine.

Pensive…

Géraldine – Parfait !... Parfait !?...

Elle prend des notes….

Siméon – Je crois bien que Salomon Le Cam, notre enquêteur, tient son coupable et que Géraldine Chardin, notre romancière, tient enfin l'idée de son quatrième roman.

Géraldine – C'est exactement ça, Siméon !

Henriette – Et quel sera le titre de ce quatrième roman, Géraldine ?

Géraldine – Je ne sais pas encore.

Henriette – Pour rester dans la rime en « ouble », je verrai bien un titre comme… « Couple trouble » !

Géraldine – « Couple trouble » *?* Je note, Henriette !

Henriette – Et le nom du coupable ; l'avez-vous ?

Géraldine – Pas encore… mais, croyez-moi, le dénouement final sera une surprise… une vraie surprise ! À ce propos, saviez-vous, Henriette, que le mot coupable est à la fois masculin et féminin ? … Soyez patiente ! Je promets de vous envoyer, à tous les deux, un livre dès les premières parutions.

Henriette – Merci Géraldine ! Quant à moi, si mon interrogatoire est terminé, je repars en cuisine ; mes maquereaux s'impatientent !

Ravie, positivement transformée par toutes ces discussions.

Elle ramasse ses documents et regarde sa montre…

Géraldine – Siméon. En attendant qu'Henriette nous appelle pour déjeuner, je monte… J'ai pris des notes, les pistes sont nombreuses pour mon Salomon Le Cam et si tout s'enchaîne bien dans ma tête, dès ce soir j'aurai bien avancé dans l'ébauche de mon quatrième roman.

Siméon – À tout à l'heure, Géraldine ! Bonne écriture.

Elle part…

Siméon prend la bouteille de Calva.

Voyant le portable de Géraldine posé sur la petite table…

Siméon – Géraldine ! Tu as laissé ton petit inséparable sur la table.

Elle regarde, souriante…

Géraldine – Mon portable ! … Je n'en ai pas besoin ; je le récupérerais tout à l'heure !

Siméon – Gildas t'a peut-être laissé un message ?

Géraldine – Ah oui !

Elle revient… regarde sur l'écran…

Géraldine – Pas de SMS… et rien sur la messagerie. Je monte, Siméon !

Elle repose le portable sur la petite table…

Siméon la regarde sortir, pensif.

Il se sert un petit fond de calva.

Siméon – Pas d'émotion, aucune inquiétude… et elle est vraiment heureuse de remonter écrire ?

Siméon va avant-scène et regarde la mer en hochant la tête.

Siméon – Vu comment la mer est mauvaise à l'heure qu'il est, il vaudrait mieux que Gildas soit bien à l'abri dans un port…

Un temps.

Siméon – S'il a bien reçu le message ?...

Henriette revient, un torchon de cuisine à la main.

Henriette – Géraldine est remontée dans sa chambre ?

Siméon – Oui, Henriette !

Voyant le verre de calva dans la main de Siméon, elle se sert à son tour un petit fond.

Henriette – Dis-moi, Siméon ? Avons-nous réussi à aider notre Géraldine pour l'écriture de son quatrième roman ?

Siméon – Oui ! Nous avons très bien aidé Salomon Le Cam dans sa nouvelle enquête…

Pensif…

Siméon – Toutefois…

Henriette – Toutefois, quoi ?

Siméon – Toutefois… je crois bien que notre Géraldine Chardin n'est pas une auteure de roman policier pour rien. Elle est beaucoup plus fûtée et intelligente que nous deux, pour ne pas dire que nous trois ; si l'on tient compte de Gildas.

Henriette – Comment cela, Siméon ?

Siméon – Dans les quelques appels que nous avons échangé depuis le décès de ses parents, j'ai compris que Géraldine en veut beaucoup à Gildas, qu'elle soupçonne, à juste titre, de n'avoir rien fait pour empêcher ses beaux-parents de partir en mer le jour du drame. D'autant plus qu'après l'accident, il n'a pas du tout paru affecté et qu'au contraire, il s'est empressé de profiter rapidement de l'héritage.

Henriette – L'achat d'un nouveau voilier ?

Siméon – Entre autres…. Elle lui en veut beaucoup ! Ma proposition de venir ici, sur l'île de Bréhat, la sauvé d'une déprime, d'une dépression qui commençait sérieusement à la ronger à Paris.

Un petit temps. Il reprend…

Siméon – Henriette. Ce que je vais te dire doit absolument rester entre nous. Promets-le-moi ?

Elle lève sa main.

Henriette – Promis, juré ! Siméon.

Siméon – Tout à l'heure, en m'entendant lui annoncer la très mauvaise météo de l'après-midi, et ma demande de prévenir sans tarder Gildas de se diriger le plus rapidement possible vers le port le plus proche ; Géraldine à compris immédiatement l'opportunité qui se présentait. Elle a décidé de ne pas prévenir son mari des risques encourus ; en faisant très habilement semblant de l'appeler et même de lui laisser un message… et ce, devant nous !

Tous les deux, silencieux, regardant la mer…

Siméon – Je ne serai pas surprit que demain matin, les journaux annonce qu'un nouveau drame de la mer s'est produit cette nuit… et que la victime, cette fois-ci, soit Monsieur Gildas Duplessis.

Hochant la tête.

Henriette – Le crime parfait !

Il prend le portable de Géraldine…

Siméon – L'arme du crime.

Regardant celui-ci.

Siméon – Henriette ! J'avais raison tout à l'heure quand je disais que ce n'était pas fiable ces petits engins-là !

Ils trinquent et avalent cul-sec leur fond de verre.

Décembre 2015 – juin 2021 – août 2024- avril-mai 2026
(07/10/26)

Note de l'auteur.

Cette pièce policière est totalement imaginaire.

Toutes ressemblances avec un évènement réel ou des personnes vivantes ou décédées ne pourraient être que fortuites *(*)*.

(*) À noter toutefois, que le nom de la marque de Calvados *« Père Cabu » (marque qui n'existe pas)* m'est venu dans l'idée du langage spontané que je voulais donner à Henriette et aussi dans l'idée que Gildas, en offrant ce nom de cadeau à Siméon, se moque de lui qu'il traite par ailleurs de vieil alcoolo.

Quand j'ai repris l'écriture de ma pièce en juin 2021, j'ai réalisé qu'il était aussi le nom du regretté Jean Maurice Jules Cabu ; caricaturiste, journaliste, dessinateur de presse et de bandes dessinées dont les circonstances du décès ne peuvent s'oublier…

Ayant apprécié, depuis tant d'années, l'homme qu'il était, son implication, son écriture et son humour dessiné ; je pense qu'il n'aurait pas désavoué cette appellation humoristique dans le contexte de l'écriture de cette pièce, pensée en 2015…

Théâtr'amicalement et surtout, très respectueusement.

*Robert***BOURON**